

hors de la portée des projectiles, les cuirassiers exécutent deux feux de salve sur les bâtiments bondés de grévistes : sous le fouet des balles, les briques volent en éclats ; des cris de rage, des hurlements de douleur s'élèvent ; quelques hommes veulent traverser la cour et se jeter sur l'escadron. Mais il est trop tard : les soldats, à cette heure, usent de tous leurs moyens, se défendent méthodiquement, ajustent sans se presser comme au champ de tir... Tout homme qui s'aventure dans la zone de la cour, ou bien apparaît à une fenêtre, est un homme mort... Aussi le résultat ne se fait pas attendre : les soldats se défendent... l'émeute déguerpit à l'envi d'un corps de bâtiment ainsi fouillé par les balles. Grévistes et meneurs se coulent alors à droite, vers la maison d'habitation, plus exaspérés que jamais.

La situation devient affreusement critique, car les cavaliers ne peuvent que très difficilement suivre les émeutiers qui disparaissent par les passages étroits pratiqués entre les divers bâtiments de l'usine. Pourtant, ils vont essayer ; mais, tout à coup, ils s'arrêtent stupéfaits, épouvantés... Une lueur gigantesque, immense, bondit et s'élève à cent pieds dans le ciel, secouant toute une furie de flammes au-dessus des bâtiments, et aussitôt une fumée noire, âcre, épaisse, semble étendre une sorte de rideau mouvant, comme pour faciliter à l'incendie l'accomplissement d'une œuvre affreuse. C'est le réservoir à pétrole auquel les ouvriers viennent de mettre le feu et qui, d'un seul bon, rougeoit le ciel entier, menace les bâtiments, éparpille sur tous les toits des myriades de flammèches... Avant même qu'on ait pu se poser la question de secours, des foyers nouveaux se forment, se multiplient ; des langues ardentes de feu jaillissent de toutes les ouvertures.

Malgré l'éloignement du foyer initial, elle arrivent déjà près de l'habitation toujours hermétiquement fermée :

— Bravo, le pétrole !!... enfume-les !!... brûle-les dans leur tanière !!... crie-t-on de toutes parts... mais pourtant à une distance prudente ; car les soldats ont avancé de cent mètres, et tiennent maintenant la porte de la maison sous le canon de leurs fusils.

Cette protection ne dure pas longtemps : la demeure des Harmmster est comme enclavée par un demi-cercle de magasins qui s'allument d'eux-mêmes à la chaleur formidable développée par l'incendie du réservoir. La maison est prise entre deux pinces immenses de feu ; de plus en plus, les flammes lèchent les murs, font éclater les carreaux, fondent le zinc des toits, et montent toutes rouges, superbes de colère, dans le ciel devenu noir.

La scène devient sinistrement grandiose : dans sa fumée filent quelques silhouettes de gréviste qui, l'œuvre terminée, ne sauvent vers la gare ; plus loin, un groupe de cavaliers, immobiles sur leurs chevaux, attendent, prêts à charger ou à fusiller ; et, à l'horizon, tout un grouillement d'êtres humains s'entassent en vagues noires sur la place ; perchés sur les arbres, juchés dans les gouttières, sur les

toits de la gare et des wagons de marchandises, ils contemplent leur œuvre, les uns, ivres de joie furieuse, les autres, terrifiés... ne croyant pas que les choses seraient allées si loin...

Dans l'incendie sans cesse grandissant, la maison des Harmmster semble se rapetisser, se fondre dans la flamme. Tout d'un coup, un remous lointain se produit dans la foule, pendant qu'une diversion, rapidement organisée, occupe les soldats, les entraîne assez loin sur la place...

Là-bas, dans la ruelle toute chaude de l'incendie, Nathan, Victor, Alberte, une domestique viennent de paraître... la maison est devenue inhabitable, et ils tentent la sortie dans l'espoir que peut-être des soldats seront autour d'eux pour la protéger.

Mais, à ce moment, les manifestations reprennent avec une nouvelle énergie devant la gare ; d'ailleurs, les officiers ignorent même l'existence de cette porte dérobée, qui ne sert en temps ordinaire qu'aux besoins du service personnel des patrons. Aussi les malheureux ne trouvent aucun défenseur dans la ruelle ; mais, à l'extrémité donnant sur la place, ils distinguent, grouillant et hurlant, tout un monde d'émeutiers qui applaudissent aux arabesques vagues et folles que les flammes tracent dans le ciel, et crient d'une telle façon, que les voix éraillées se font entendre par dessus le crépitement des poutres et des toitures tombant de plusieurs étages dans l'inférieur foyer.

Un instant, blottis le long du mur, les quatre fugitifs hésitent... Si les grévistes les aperçoivent, c'est la mort... l'écrasement horrible entre les mains d'une populace ivre, furieuse, dont la mentalité actuelle est cent fois au-dessous de celle de la dernière des brutes. Pourtant, le salut est là... à vingt-cinq pas, dans l'intérieur de cette gare toute proche, où l'express de Paris doit stopper d'ici quelques minutes... Dans l'ombre, ils vont... ils viennent... ne sachant s'ils doivent avancer ou reculer... jouir en avares de leurs derniers instants, ou risquer la suprême partie que chaque minute de retard compromet...

Mais voilà qu'un cri éclate... puis plusieurs... Une clameur, une vocifération grandit, formidable, tout près d'eux ; des gamins, juchés sur des réverbères, ont aperçu les fugitifs :

— ... Les affameurs !!... ils sont là !!... là !!... dans la ruelle !!...

Et c'est alors que se produit le remous dont il a été parlé plus haut. Nathan paraît impassible, dédaigneux, méprisant ; Victor est blême ; la petite bonne pleure, en criant... Alberte, le dos au mur, les doigts crispés sur la pierre, attend simplement ce qui doit venir. Alors, la tête en avant dans les épaules, les mains brandissant des cannes, semolables à des bêtes hideuses, deux jeunes voyous déguenillés s'avancent, flairant le sang, les yeux terribles, s'excitant tout bas avec des insultes ignobles... Dans la fumée épaisse, on les devine plus qu'on ne le voit...

Victor arme son revolver...

Au bruit de la gâchette, Alberte se retourne.